

Compte rendu du colloque au CUM du 16/01/2019
Sous l'égide de Patricia Trojman

« Le retour à l'origine »

En hommage au professeur Clément Rosset

Le colloque a débuté par la présentation du thème par **P. Trojman**, ainsi que des différents intervenants et par l'hommage à la mémoire de **C. Rosset**, professeur de philosophie à la faculté de Nice et enseignant de Patricia.

C. Rosset était un enseignant à la pensée iconoclaste, nietzschéenne, dont le projet de pensée, et donc de vie, était de mener une vie joyeuse, se rapprochant ainsi de la pensée de Spinoza.

La croyance en des arrières mondes témoignait, pour lui, d'une absence de prise en compte du réel. « *Si Dieu existait, devrions-nous croire en Lui ?* », il s'agirait là d'une hypothèse fantaisiste. La richesse résidant « dans la mort de Dieu », illustrant ainsi une vie « en abondance ». Il aimait déconstruire les pseudo-origines et croyait plutôt en un principe explicatif universel « *Je viens je ne sais d'où, je vais je ne sais où mais je m'étonne d'être si heureux* ».

La question se poserait alors de savoir pourquoi il s'en étonnait !

L'origine, la pensée d'un commencement, a un rapport avec la mémoire. Il refusait ainsi les religions qui monopolisent l'origine.

Le thème du colloque est ainsi posé par **Patricia Trojman**, les différents participants vont pouvoir intervenir

1^{er} intervenant : Danny Trom, sociologue, chargé de cours au CNRS, à partir de son dernier livre « Persévérance du fait juif » nous parlera de l'axiomatique du berger.

Pourquoi le berger ?

Cette réflexion s'organise à partir de la constatation de l'énigme de la persévérance du peuple juif au cours de l'Histoire, malgré les tentatives de destruction par les nations. De manière pertinente, **D. Trom** pose que cette persévérance s'organise aussi autour de la question de l'Alliance (entre Dieu et son peuple).

Le Roi des Rois est donc le gardien d'Israël, ou autrement dit Israël est la (sa) part gardée, l'on peut citer à cette occasion le psaume 121 « *Il ne dort jamais le gardien d'Israël..* ».

D. Trom commence son exposé par la définition de l'origine.

L'origine est le commencement, le point de départ, c'est la recherche d'un socle de développement d'une chose cad chercher la nature de la chose, atteindre ainsi son essence.

Cependant le peuple juif, pose un problème (un seul ?), il n'a pas d'essence

(G. Scholem), mais il est vivant, il devient ainsi une entité, « les Juifs », qui présente un « être au monde » étonnant. Ce n'est pas « un être pour la mort ».

Heidegger et **Hegel**, entre autres, se sont aperçus que les Juifs, dans la constitution d'un peuple, n'étaient pas assujettis à la loi grecque i.e. naissance, vie et mort. Le peuple juif ayant fait « l'économie » du territoire, de la langue et du politique. Le peuple juif s'est

donc très souvent, du fait des vicissitudes de son histoire, trouvé dans l'obligation d'avoir un gardien (le principal, bien sûr, étant le Roi des Rois), mais de ce fait la vie est vécue comme survie. Devant un risque de mort collective, apparaît alors une angoisse existentielle du fait de l'interruption possible du lignage, de la transmission. D'où la nécessité d'une Alliance mais qui reste incertaine, car c'est plutôt de l'ordre de « l'expérience vécue »

Cette expérience était, en pays chrétien, paradigmatique, le peuple juif étant considéré comme un fossile, un mort vivant (**A. Toynbee**), ce jugement étant récurrent dans toute le chrétienté. Pourquoi reste t il des Juifs ? A noter que Spinoza a été le premier juif moderne à sortir de sa communauté.

Le problème reste toujours entier ! Comment envisager qu'un corps politique, sans territoire puisse persister ? Les Juifs se sont eux même constitués comme des rescapés, facteur de tourment devant la survie, et c'est là, sans doute, le pivot de leur existence politique.

Mais pour se pérenniser un peuple a besoin d'un récit historique fort, qui est un lieu d'apprentissage, c'est la Thora (et non pas l'Ecriture) qui joue ce rôle, mais aussi d'un récit d'éternel présent ; c'est le livre d'Esther qui a cette fonction (à noter que ce récit est le texte référent du marranisme), c'est un texte d'exil qui est donc le miroir de la condition politique des Juifs et un apprentissage du règlement des crises. Tout évènement critique du peuple juif, en exil parmi les nations, peut être analysé à cet aune .Il y a répétition des mêmes principes d'évènement ;

- 1) Le danger vient du peuple.
- 2) Intercession auprès du pouvoir politique.
- 3) Le pouvoir rétablit la tranquillité. Il y a donc émergence d'une politique d'urgence, de survie à chaque période.

On retrouve ces principes lors de « tous les Pourim » de l'histoire juive. Le gardien alors est une fonction et non une instance. Mais à qui échoit cette fonction en exil ?

Les Grecs ont apportés la politique, art du gouvernement de la cité permettant une autonomie, une affirmation de soi alors que pour Israël, il y a une aliénation principielle.

Israël est « objet » plus que « sujet ». C'est un objet de souci et nécessite donc une protection.

Dieu a confié son peuple en dépôt aux peuples étrangers et doit le récupérer, mais Dieu s'absente en exil (dans la Méguillah, Dieu est absent). Ce « Gardien » reste donc présent au sein de son peuple de manière transcendante et « guide, inspire » le roi territorial.

On retrouve toujours les 2 gardiens, le Roi des Rois et le roi politique du pays.

Avec la Shoah, ce point de rupture a « explosé », la populace est « montée » vers le roi du pays qui est un roi criminel, le Roi des Rois ne pouvant s'appuyer sur aucun roi politique.

L'axiomatique du gardien a t elle disparu ? Alors comment les Juifs perdureront ?

2eme intervenant : G. Hanus, philosophe, à propos de son livre « Sans images ni paroles » où Spinoza comme penseur de l'origine se situe face à la Révélation, faisant ainsi un retour à l'origine par l'analyse de ce qu'il nomme l'Ecriture i.e. la Thora.

Le retour à l'origine implique une critique du présent, un geste critique plus ou moins radical du philosophe. Mais pourquoi quitter l'Ethique pour le Théologico-Politique dont l'étude se fait à partir de l'Ecriture alors qu'il y a une loi synthétique nette, à la façon d'un géomètre, dans l'Ethique ? Parce que le présent nous rattrape et est une épreuve. Pour Spinoza, l'assassinat de De Witt en a été le révélateur

Il s'agit alors pour le philosophe de fonder le politique en le dissociant de la religion pour garantir la liberté de philosopher.

Il pose l'origine comme vérité. Comment alors trouver le vrai au fond de l'actuel ? Or pour lui, le fond est la Loi, il va donc critiquer la Loi.

Le retour à l'origine nécessite la recherche du texte naturel qui existe sous le Texte car, pour lui, toutes les paroles après, sont trahison et les Juifs, n'étant pas philosophes, suscitent l'hostilité des peuples.

Le TP s'ouvre sur une définition : La prophétie ou révélation est la connaissance certaine d'une chose révélée par Dieu aux hommes.

Ainsi la prophétie est définie comme un type de connaissance et de ce fait, le terme est équivalent à celui de Révélation. C'est donc un type de connaissance permettant d'atteindre la certitude. Ce qui caractérise la prophétie n'est donc pas seulement qu'elle soit connaissance certaine, mais qu'elle le soit d'une chose révélée par Dieu.

En ce sens elle relèverait de la simple raison, de la lumière naturelle que l'on distingue de la lumière surnaturelle. Mais cette définition semble expliquer le terme « Révélation » par lui-même au point de sembler tautologique.

Il faut donc distinguer 2 significations au mot « révélation » :

L'un désignant l'acte par lequel Dieu révèle certaines choses aux hommes et l'autre, la manière dont certains hommes, les prophètes, reçoivent cette première révélation et en acquièrent une connaissance certaine. Le mot désignant ainsi le don (chose révélée à quelqu'un) et la réception de ce don (réception du contenu révélé).

Dieu, qui révèle, est le principe de la prophétie. Il n'est pas prophète, mais si prophétie équivaut à révélation, on doit dire qu'Il (se) révèle, tandis que les prophètes connaissent avec certitude le révélé. La prophétie étant donc connaissance du révélé plutôt que révélation, elle est considérée par Spinoza comme une connaissance naturelle.

Le prophète est celui qui interprète ce qui a été révélé par Dieu pour ceux qui n'ont pas compris et qui n'ont pas la foi. Cependant ceux là ne sont pas dépourvus d'imagination, imagination qui se trouve au principe de la foi, et c'est sur cela que le prophète va prendre appui. Il doit interpréter pour les autres à qui la chose n'a pas été révélée, c'est à dire transformer une connaissance en objet de foi, traduire une vérité en foi. C'est à dire en la modifiant sinon il serait philosophe et serait détenteur de connaissances acquises par la raison, autrement dit de connaissances naturelles.

Mais comme la vérité, dans la prophétie, s'offre incomplètement à la connaissance, elle a besoin d'un complice, le signe (ot) qui joue en quelque sorte le rôle de révélateur.

S'il ne traduisait pas, il ne serait plus prophète mais philosophe et disparaîtrait alors, pense Spinoza, au profit de la vérité qu'il expose. En effet, le philosophe se situe au-delà de toute image, il enseigne et rend philosophe ceux à qui il enseigne sans images ni paroles, en deçà du langage. Mais, semblant une contradiction, Spinoza parle aussi de la connaissance naturelle du prophète, il explique alors que toute connaissance serait prophétique puisque venant de Dieu.

Pour illustrer son raisonnement, il s'appuie sur l'Écriture mais son interprétation se fait à la manière de l'enquête comme s'il voulait chercher une essence, comme une interprétation de la nature. Mais l'Hébreu résiste à l'enquête et l'étude du texte que fait

Spinoza ne peut illustrer totalement son analyse, il est obligé de sélectionner certains passages pour assurer sa démonstration. Il en conclut donc que l'hébreu est une langue morte !

Si le but de Spinoza semble clair, sa méthode laisse sceptique et au lieu d'une véritable lecture critique, on assiste à la mise en œuvre d'une tactique.

G. Hanus conclut donc que lire le texte consiste à déceler dans son écriture, dans les paroles proliférantes qui la composent, le trait d'intelligence qu'elles contiennent. Non pas tout ramener au texte naturel, mais se disposer toujours à penser à nouveau et à penser ce qu'on ne savait pas encore pouvoir penser. C'est ce dépassement d'une vérité qu'on ne sait pas encore savoir, que désigne la prophétie.

3eme intervenant **Didier Long : écrivain et théologien qui, à propos de son livre « Mémoires juives de Corse » nous parlera du processus psychique marrane.**

Avec l'exposé de D. Long, nous sommes entrés dans le concret du retour à l'origine puisque cet intervenant nous a décrit le processus marrane « de l'intérieur ».

En effet après 10 ans de christianisme familial, et en tant que moine bénédictin en Corse, il accomplit son chemin du retour vers un judaïsme de stricte observance.

Il essaie alors de comprendre le processus psychique qui mène du marranisme au judaïsme retrouvé. Il y a là, bien sûr, une filiation mystérieuse de la transmission.

Il débute son exposé par des exemples historiques pour aboutir à son propre parcours. Tout d'abord, Isaac Cardoso, prototype du marrane (1603-1683). Issu d'une famille chrétienne convertie, il apprend vers l'âge de 6 ans en même temps que son frère qu'il est juif, il émigre en Espagne où il devient médecin de cour, philosophe, on pourrait donc le qualifier de Grand d'Espagne et en 1648 émigre dans le ghetto de Venise où il redevient juif « officiellement » au bout de 7 générations voulant mettre en accord son corps, « circoncision », et son âme.

Ces « âmes égarées » sont d'après **D. Long**, inquiètes et obsédées par l'origine, la passion généalogique, la transmission des noms, pour ne pas interrompre une filiation, pour que l'histoire passe.

En terre musulmane également se retrouve ce problème marrane dont le cas le plus paradigmatique fut **Moïse Maïmonide** (1135), l'aigle de la synagogue, qui avec sa famille fuit l'Espagne pour se réfugier à Fès, au Maroc, en plein état islamique de l'époque. Il y serait devenu musulman, du moins en apparence. La famille décide de quitter Fès pour la Terre Sainte, mais devant les difficultés économiques, il émigre à Fostat où il est accusé d'apostasier l'Islam.

Cependant, il pratique un Islam de façade pour être tranquille, à tel point qu'il recommande même aux juifs convertis de pouvoir appliquer les 613 commandements, en secret, sans que cela soit une faute et même de reconnaître Mahomet comme prophète pour ne pas se faire tuer !

On peut se poser la question de savoir pourquoi **Maïmonide** peut conseiller cela sans, apparemment, de problème de conscience? C'est là une des caractéristiques de l'âme marrane, les identités multiples, c'est à dire un « état pseudo-schizophrénique ».

Mais cette amertume psychique lui a permis de comprendre plusieurs mondes, le juif, le chrétien, le musulman, la médecine, la philosophie.

D. Long en vient alors aux marranes corses et donc à sa propre histoire. Il note que l'inquiétude de l'origine est une passion corse.

La découverte de sa propre histoire a comme point de départ, un rituel familial, le rite étant structurant d'une identité. Ce sont des gestes anodins comme le Cédrot confit que sa grand mère lui envoyait chaque automne, période de Souccot - le gâteau corse de la Pâque chrétienne ressemblant au gâteau de Pourim des communautés juives marocaines - le décompte interdit des personnes dans certaines familles corses etc.. Il retrouve ainsi que certaines traditions corses sont en fait juives.

Ses recherches historiques lui ont fait découvrir que Gênes était en fait le « hub » de l'exil sépharade et que, sans doute, des Juifs de ces régions ont été déportés en Corse où l'on retrouve des noms et des prénoms à forte connotation juive.

Il conclut de ses recherches que « *le retour à l'origine n'a rien d'une évidence, il est une longue anamnèse, une sortie graduelle de l'amnésie, libératrice mais douloureuse d'un point de vue psychique, social, familial* ». Mais il insiste, « *l'âme juive est ineffaçable et elle réapparaît dans les générations postérieures avec la même violence qu'on a mis à l'éradiquer* ».

Ce retour à l'origine, cette Téchouva, est ce qui permet de revenir à son unité perdue. La galout (exil) géographique ou intime est une même réalité ontologique que la geoula (rédemption).

La dispersion et le retour à l'Un, la Téchouva et la réparation sont donc probablement les topos de l'âme marrane, mais sont aussi le signe de la géographie spirituelle de tout psychisme humain.

Le dernier exposé est réalisé en binôme par Raphaël Zagury-Orly et Joseph Cohen, tous deux philosophes, sur le sujet « En quoi la recherche sur l'origine fait question ? ».

Sujet dense et passionnant qui aurait mérité que nos orateurs bénéficient de plus de temps pour pouvoir exposer leur pensée.

J. Cohen débute son exposé par un questionnement.

Pourquoi ces questions sur l'origine occupent tant la philosophie allemande ? Comme si l'Europe devait s'arroger l'origine.

En quoi la recherche de l'origine est-elle une question ?

Les réponses ou du moins les essais de réponses à ces questions se font toujours à partir de l'humanisme moderne qui devient ainsi une question adressée à l'origine.

Pour l'humanisme, l'homme est au fondement de ce qui est (**Heidegger**), et en exerçant sa liberté il peut penser soumettre son histoire à une unité de sens et de significations, cette unité est rationnelle et donc communicable d'où une pensée de l'universel permettant le dialogue.

C'est une des conditions des possibilités du vivre ensemble et d'élaboration d'une moralité pour discuter. Mais dans cet espace, ou ce lieu, qui se construit, il faut un principe de raison partagée sinon il y a un risque d'exclusion de ce qui ressemble à une menace. Ce processus s'est vérifié à l'égard du Judaïsme chez **Kant, Fichte, Hegel** et bien sûr **Heidegger**, il y a donc une logique de forclusion du Judaïsme même si, ainsi on détruit l'humanisme.

Cet humanisme, de nos jours, se voit confronté au nihilisme (violences, inégalités, oppression) avec une démultiplication des crises (migrants par ex.), nous sommes en défaut d'humanisme, on ne peut parler ni de décadence ni de progrès.

Pour **Hegel**, l'histoire est toujours une modalité d'un sacrifice de soi pour faire persévérer le sens de cette histoire. Mais en quoi le non consentement à cette histoire sacrificielle peut interrompre cette persévérance ?

Il faut donc rechercher une éthique et une politique sans sacrifice, autre que l'humanisme, celui ci devant se régénérer à partir d'un autre lieu. Comment ?

En quoi le judaïsme peut-il s'engager dans cette mutation, alors qu'il est accusé de « dynamiter » l'humanisme par un certain légalisme.

R. Zagury-Orly va alors donner des pistes de réponses.

Il remarque, tout d'abord, que le Judaïsme porte en lui une certaine dissociation de cet humanisme. Ce n'est pas une pensée de l'être et du devoir être.

Le Judaïsme porte une autre pensée de l'homme que l'humanisme, mais il ne faut pas, non plus, absolutiser cette pensée contre l'humanisme pour ne pas risquer l'isolement

avec tous les risques possibles de s'excepter du monde. Elle doit rester ouverte aux autres philosophies tout en sachant qu'elle a toujours refusé l'inclusion dans la raison. Il se pose une question sur la confiance que le Judaïsme peut faire aux nations après la Shoah et les différentes crises antijuives.

La pensée de l'Occident met en jeu des sources gréco-romaines où l'homme est le lieu de l'origine. Mais à partir de quel lieu l'homme n'en serait-il pas le lieu?

Ce lieu possible, tel que le pense le Judaïsme, se situerait dans l'hétéronomie impliquant ainsi une nouvelle définition du projet. Il s'agit d'une responsabilité première, ne revenant pas à soi, (**pensée d'E. Levinas**), c'est une pensée de l'excentrement, qui nécessite la figure du prophète (non pas à la manière de Spinoza) qui s'assure de la persistance de cette dynamique de l'excentrement, sans jamais perdre de vue le politique et l'état de droit, en se préservant la possibilité de provoquer le politique au delà de lui même.

Ce « projet » nécessite 3 conditions :

- La notion d'élection, celui de la Thora étant inassimilable à l'humanisme
- La messianité, le but que l'on atteindra à l'à-venir en se méfiant d'une singularité de l'événement.
- Enfin la justice et son institution.

Le colloque s'est alors poursuivi avec la projection du film « L'orchestre des exilés » crée en 1936, en Palestine, avec les meilleurs solistes d'Europe qui firent ainsi un retour à l'origine du peuple juif, fuyant en même temps l'horreur nazie.